

CATHERINE SAFONOFF

AU NORD
DU CAPITAINE



EDITIONS

ZOE

Extrait de la publication

AU NORD DU CAPITAINE

DU MÊME AUTEUR

La Part d'Esmé. Roman, Bertil Galland, 1977
Poche Suisse, L'Âge d'Homme, 1993

Retour, retour. Roman, Zoé, 1984

Comme avant Galilée. Roman, Zoé, 1993

Le Pont aux Heures. Roman, Zoé, 1996

La Part du fleuve, Nouvelles, Minizoé, 1997

CATHERINE SAFONOFF

AU NORD
DU CAPITAINE

ÉDITIONS ZOÉ

*L'auteur remercie
la Fondation Pro Helvetia
de son aide*

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH – 1227 Carouge-Genève, 2002
site www.editionszoe.ch
Maquette de couverture : Evelyne Decroux
Illustration : Titouan Lamazou,
in *Carnets de Voyage I*, Gallimard, 2000
Photo de l'auteur : Jean Mohr
ISBN 2-88182-463-3

J'étais là, telle chose m'advint.
Jean de La Fontaine

I

*Ce n'est pas un jeu de trois mailles
Où va corps et peut-être l'âme.*
François Villon

Les bonheurs de l'île

Je dormais. L'orage a d'habitude un effet apaisant sur moi, mais cette fois il pleuvait à l'intérieur du logis. Le Capitaine Rouge bondit hors du lit, proféra plusieurs choses qui me parurent toutes lâchées à la fois et décampa. Vers le matin, mon sommeil est très profond. Il faut alors beaucoup pour m'émouvoir. Je fus pourtant sensible au départ précipité du Capitaine, plus à cela qu'à l'orage lui-même. Il avait allumé la lumière et fait une véhémence remarque à propos d'électricité. Je vis que de l'eau ruisselait par l'interrupteur. Je me levai à contrecœur, trouvai une boîte d'allumettes sèches, allumai une bougie et dévisai le fusible. Il me sembla que le long du mur, sous la partie haute du toit, l'eau pénétrait moins. Somnambuliquement je poussai des affaires de ce côté et retournai me coucher, redoublant sur moi la couverture bleue, heureusement très douce et épaisse. Là-dessous j'écoutai la batterie de l'averse, percussions claires sur les objets durs, table, évier, casseroles, tambourinements sourds sur les choses molles, vêtements,

tapis. Les bardeaux du toit gonflent, me disais-je, les fentes diminuent. Ici on n'a pas l'habitude de ce genre de chose, avait dit le Capitaine Rouge avant de désertier. Mais je ne me sentais pas abandonnée. J'ai écouté vaguement, de plus en plus vaguement le tonnerre s'éloigner de l'île, une grosse goutte a mouché la chandelle et je me suis rendormie.

Fait remarquable, signe d'un ange, noté confusément sous la couverture bleue et constaté quand je me levai: il n'avait pas plu où j'avais dormi. Juste à côté le lit du Capitaine était trempé, ainsi que pratiquement tout dans le bungalow, mais la surface du toit correspondant aux deux mètres carrés occupés par mon sommeil avait résisté. Les exemples abondent, depuis que j'ai rencontré le Capitaine Rouge, de l'intervention d'un ange soucieux de moi. Je revisai le fusible et fis chauffer de l'eau. Je bus une tasse de nescafé et entrepris de réparer un peu la situation. Le ciel était gris, la cour une mare boueuse. Les bougainvillées s'égouttaient froidement le long de ma nuque. Heureusement, la propriétaire était absente, elle n'aurait fait qu'ajouter au désordre. Mais ses chiens étaient là, ses chiens qui s'étaient pris pour moi d'une affection tenace. Les deux chiennes et les deux chiots tout crottés jappaient et frétilaient gaiement, fixant sur moi des yeux brillants pleins de confiance. Je mis un pull-over par-dessus mon pyjama et j'allai remplir les écuelles.

Le Capitaine Rouge refit surface vers 10 heures. Il m'informa que sa barque n'avait pas coulé et s'enquit de ce qu'il pouvait faire pour moi. Ne pas être dans mes pattes, répondis-je assez sèchement. Un peu de sécheresse n'était pas de trop. Bas de pyjama

retroussé, chaussée de tongs, je maniai le balai, regrettant la poussière. Je répartis des épaisseurs de journaux sur le sol, je chassai répétitivement les chiens, je roulai le tapis dans un coin. Respectant la consigne de la ménagère, le Capitaine se coucha sur le matelas le long du mur et, la tête sur mon sac de voyage, s'endormit aussitôt. J'étendis ou plutôt jetai sur lui non pas la bonne couverture bleue mais le plaid jaune et noir humide. Le Capitaine Rouge a toujours chaud, il ne s'apercevrait ni de cette humidité ni de ma mauvaise humeur. Où suspendre les choses ? Il recommençait à pleuvoir. J'avais encore cinq jours dans l'île, assez pour m'enrhumer. Ah, mais l'ange qui cette nuit avait étendu son aile au-dessus de mon lit veillerait sur mes cinq derniers jours.

Vaquant d'une flaque à l'autre, essorant des serpillières, je cherchai à me rappeler ce que le Capitaine avait dit tout à l'heure, juste avant de s'écrouler, certainement bu. Mi-goguenard, mi-sérieux, d'abord en sa langue puis sur ma demande en anglais. Oralement, le Capitaine Rouge maîtrise l'anglo-américain beaucoup mieux que moi. Il a je ne sais quoi de polyglotte dans le gosier. Voici, trois fois traduit : on nous a donné le ciel, à nous d'ouvrir les ailes. J'étais décidément de mauvais poil ce matin. Tripotant ma coupure à l'index gauche, que mes travaux pratiques n'arrangeaient pas, elle était d'un vilain jaune boursoufflé, je méditai un instant ce dicton et, méchamment, murmurai au Capitaine qui ronflait que pour les ailes, il pouvait toujours courir.

Après la pluie, le village a une odeur fade un peu écœurante. La route est une coulée de boue. Au carrefour, devant une lanterne allumée, il y a des fleurs

en mémoire des deux garçons qui se sont tués à moto il y a un an. Les chiens, les chiens, toujours partout les chiens. Ils naissent, on les empoisonne à la mort-aux-rats, d'autres naissent et ainsi de suite, naissances et mort-aux-rats. Ils vous suivent en se trémoussant, ils vous veulent, ils veulent n'importe quoi, un regard, une parole, un jet de pierre. Le Capitaine Rouge est reparti au port. Je lui ai donné de l'argent. Il n'a rien demandé, j'ai donné quand même. Si je suis là, l'argent est là aussi. L'autre jour, sur le petit ton tête à claque que je prends pour les choses gênantes, j'ai demandé, mais comment ferions-nous sans mon argent? Ce propos a réjoui le Capitaine, il m'a répété ce qu'il m'avait déjà dit. Sans mon argent, tout irait très bien, et il l'attend, le jour où je viendrai sans rien, juste mes habits sur le dos, rien dans les mains, rien dans les poches. Et il s'est mis à rire. Je reste impuissante devant les éclats de rire du Capitaine Rouge. Alors, a-t-il poursuivi, tu verras ce que tu verras. Je ne verrai certainement rien de ce futur d'harmonieuse pénurie et il y aura toujours quelqu'un pour payer les pots du Capitaine. La raison du rieur est toujours la meilleure. Dans cinq jours, je remporterai mes sous, ma morale et mes idées noires, je prendrai l'avion vers mon hiver confortable. Je ne pourrai plus laver la chemise du Capitaine Rouge. Ça non plus, laver sa chemise, il ne me l'a pas demandé.

Dans la maison mère, je trouve un roman français que je ne me souviens pas d'avoir offert à la propriétaire. En page de garde, voici une enthousiaste dédicace de ma main, au feutre rouge. Je n'ai pas lu ce livre, apparemment l'histoire d'un amour triste et fatal. Je parcours quelques passages. En résumé, on

est si affreusement malheureux, suite à l'acte charnel, qu'il vaudrait mieux en mourir ou le faire sans arrêt.

Maison complexe que la maison mère, à deux pas du bungalow. Aujourd'hui je la trouve impossible. Quel labyrinthe, quelle confusion, quelle poussière. Des scies rouillées sous l'escalier, une douzaine, une charretée de ces vieilles scies, et ces chiots mollassons qui poussent des couinements de porcelets et dont on manque de coincer la queue sous la porte. Une grosse porte à demi-vitrée, en fer, qui pèse sur ses gonds oxydés. Toutes ces scies et ces chiots mais pas le moindre marteau. D'ailleurs, dans le tas, pas le moindre clou. Alors pourquoi chercher un marteau. Je me suis obstinée, pour le clou, pensant taper dessus avec une pierre. J'ai fouillé les recoins pour un seul clou, fonds de tiroirs, fonds de pots, de boîtes, une maison sans un clou n'est pas imaginable. Photos racornies, courroies, lampes de poche sans piles ou avec piles juteuses, fourchettes tordues, boutons, macaronis, crayons cassés, un col dur, un rabot, une quantité d'épingles et d'aiguilles en vrac filant comme des petites flèches de mercure – tant et tant de morceaux de choses dont le tout a disparu depuis longtemps. La maison est remplie à craquer de mémoire morte, c'est à fendre le cœur, mais dans tout ça pas un clou, alors j'ai fini par renoncer, pour le marteau. Ça m'aurait pourtant fait du bien aujourd'hui de taper sur un clou. En revanche, voici une très grosse bobine de ficelle, haute comme la main, lourde comme un melon, que j'emporte à tout hasard dans le bungalow. Les deux chiennes sentent qu'il ne faut pas me taquiner. J'ai encore cinq cigarettes sèches mais le Capitaine Rouge a dû empocher mon dernier briquet, le petit jaune. Je